

La preuve vivante

Jan Karski de Yannick Haenel. Gallimard, « L'Infini », 188 p.

Pierre Ouellet

Number 229, November–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62054ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet, P. (2009). Review of [*La preuve vivante* / *Jan Karski* de Yannick Haenel. Gallimard, « L'Infini », 188 p.] *Spirale*, (229), 43–44.

Primo Levi, mort à Rome en 1975, et de sa propre main. Jean Amery, mort à Salzbourg en 1978, et de sa propre main. Paul Celan, mort à Paris en 1970, et de sa propre main aussi... Rares sont ceux qui témoignent encore, dans leur chair vive, de ce qui les a meurtris une fois pour toutes, dont seule la mort arrive à les délivrer. Les rescapés sont des *Dibbukin* à l'envers, non pas « *des morts dont l'esprit survit dans le corps des vivants parce qu'ils sont morts avant leur mort* », comme dit le sens propre du mot yiddish par lequel on désigne les victimes de l'extermination ou du *Kurbn*, qui a brouillé le destin en précipitant chacun dans le néant avant le jour prévu de sa fin, mais des vivants dont l'esprit est mort à la vie des autres parce qu'ils survivent à leur propre « mort » dont chaque nouveau jour leur rappelle l'événement et repousse de quelques heures encore le moment où elle prendra enfin effet, où elle se réalisera pour de bon, comme un souvenir douloureux nous revient soudain, dont la violence du retour nous anéantit.

L'effort de mémoire des survivants ne consiste pas en une anamnèse au sens strict, où on lutte contre l'oubli pour remonter à la source de ses souvenirs les plus enfouis, car tout, pour eux, est désormais à découvert, mis à nu : l'enfer lui-même est à ciel ouvert, visible, tangible, audible de bout en bout, comme s'il continuait d'avoir lieu sous leurs yeux, à leurs oreilles, à la portée de leur main. Il relève plutôt d'un travail constant du corps et de l'esprit pour s'assurer à chaque instant qu'ils ne sont pas eux-mêmes tombés dans le plus profond oubli, sans nul souvenir de ce qui vit ou survit en eux, dont la Mort elle-même serait l'inéluctable lieu, où *s'oublier enfin*... sous les couches de mémoire qui ne s'effacent plus, bouchent la vue, bloquent la vie, paralysent le corps et l'esprit, pétrifient l'âme pendant que la chair se putréfie vivante, dans une odeur qu'on ne supporte plus, l'odeur du Mal absolu.

Le don d'une vie

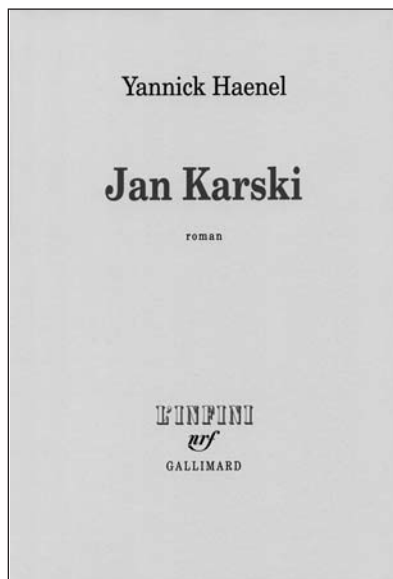
Jan Karski aura vécu une vie plus longue qu'Antelme, Celan, Levi ou Amery, mais il l'aura tout entière donnée, cette « vie » par delà la vie, à la « mort sans fin... » que vivent les *Dibbukin*, où quelque chose du vivant se perpétue dans la mémoire qu'on en garde, quelque chose qui ne s'oublie pas parce que c'est le corps qui en est le souvenir incarné : chaque survivant, dans sa chair, ses os, ses nerfs, est l'image mnésique ineffaçable de cette mort qui l'a frappé à vie, à quoi il ne survit que dans une sorte de coma prolongé auquel toute son histoire s'indentifie. *Je suis ce qui n'est plus* — l'homme sans l'Homme, l'homme sans Dieu, l'homme sans Histoire, l'homme sans plus, réduit à son poids de chair ou de néant, qui seront bientôt une seule et même chose —, voilà ce que peut dire encore celui dont le corps incarne l'expérience vécue de l'anéantissement, l'épreuve vivante de la « solution finale » par laquelle l'homme aura mis fin à son humanité en mettant fin à l'âme juive qui l'habite de part en part, disséminée en elle par la dias-

La preuve vivante

PAR PIERRE QUELLET

JAN KARSKI de Yannick Haenel

Gallimard, « L'Infini », 188 p.



pora séculaire de sa parole et de sa mémoire, de sa langue et de sa pensée, qu'on aura voulu réduire en cendres. Jan Karski est un Juste : patriote polonais, il fut le messager des Juifs du ghetto de Varsovie, qu'il aura tenté de sauver en informant les Alliés de l'invraisemblable réalité des camps et en essayant de les convaincre de réagir avant qu'il ne soit trop tard... et même après, quand il fut effectivement trop tard, d'implorer le pardon pour leur inaction. Yannick Haenel imagine Jan Karski se présenter un jour en ces termes à Elie Wiesel : « *je suis un catholique juif* », précisément parce qu'il est lui aussi « mort à Auschwitz », à Izbica Lubelska, en fait, camp d'extermination qu'il a pu « visiter » grâce à la complicité d'un gardien ukrainien, pour pouvoir témoigner au sens fort du « témoin oculaire », dont les paupières ne se referment plus de sa vie, qui ne sera dès lors qu'une longue insomnie où ne plus jamais trouver de repos que dans une mort rêvée vivant, une mort rêvée éveillée : on ne « visite » pas un camp, une fois dans sa vie, on en est « visité » à tout moment, comme par la mort elle-même, qui fait qu'on n'a plus de « vie », désormais, rien qu'une survie de chaque instant...

Les dernières pages du livre le révèlent : « *Ce jour-là, dans le camp, j'ai vu des hommes, des femmes, des enfants se vider de leur existence, et je suis mort avec eux. Plus exactement, je suis mort après, en sortant du camp. [...] J'avais envie de vomir, et je sentais que cette nausée ne s'arrêterait pas, qu'elle irait jusqu'au bout. J'allais vomir le fait d'être en vie. Mon corps allait sortir tout entier de*

moi, jusqu'à ce que j'en meure. » Il faut passer par là pour vivre l'étrange métempycose du catholique d'esprit en juif de corps et d'âme, il faut tomber de la vie avec autrui, dans la même ombre que lui, où l'on se vomit jusqu'à l'annulation, même si, bien sûr, il n'y a pas d'« identification » possible avec les disparus. Karski l'affirme, malgré sa « mort psychique » — qui est non seulement une « mort dans l'âme » mais quelque chose comme « mourir à la vie », « mourir à vie » —, sans jamais être, toutefois, *du côté* des victimes proprement dites, étant malgré soi *de l'autre côté*, bien qu'à chaque instant *à leur côté* par la parole et la pensée : « *j'étais très loin des victimes, j'étais parmi les vivants, dans le monde homicide, et je m'accrochais à la vie* ». Coupable d'inaction, coupable d'impuissance devant la souffrance d'autrui, même quand on a tout fait pour y compatir corps et âme, sauf mourir, on ne peut être que du bord du monde génocidaire auquel on participe involontairement en tant que non-Juif : on est très loin des Camps quand on y « passe » seulement sans y « rester », comme si l'on passait sous le rouleau de l'Histoire sans être broyé, seulement oppressé à vie, le corps et l'âme à jamais ecchymosés mais *saufs*, hors de danger. Ainsi Karski, si près de ce dont il témoigne jusque dans son corps meurtri, qui se vomit à chaque instant, se trouve-t-il malgré lui à une distance infinie de ceux pour qui il témoigne, non parce qu'il ne partage pas leurs souffrances, mais parce qu'il ne peut partager leur mort s'il veut en témoigner devant l'Humanité... car seuls les vivants témoignent aux yeux des vivants en ce bas monde où l'on ne croit plus aux morts, pas plus qu'en Dieu. Il faut « resusciter » : sortir du Camp, revenir de la mort parmi les mortels, emportant avec soi tous les revenants, qui témoigneront dès lors par la preuve vivante que leur fournit le corps meurtri où on leur survit, qui est un peu leur âme, en fait, de sorte que le messager devient le *message* lui-même, la conscience vive, la conscience juive, qui est en chacun, d'une brusque fin de notre humanité et de la naissance de quelque chose qu'on ne peut encore nommer, dont la parole du témoin est l'annonce sans cesse refoulée sinon retardée.

Le don de parole

Jan Karski n'a pas pris la parole souvent, sauf, après la parution de son livre¹, pour une série de conférences à travers l'Amérique, puis, bien des années plus tard, dans ses cours d'histoire contemporaine à Georgetown puis à Columbia, mais il a été l'un des témoins les plus importants interviewés par Claude

Lanzmann dans *Shoah*. La première partie du livre de Yannick Haenel rend compte de son témoignage, jusque dans sa gestuelle et sa physionomie, aussi parlantes que ses propos, alors que la deuxième résume et prolonge l'ouvrage paru trente-quatre ans plus tôt et que la dernière, plus fictionnelle, écrite à la première personne, depuis le regard, le corps et l'esprit de Jan Karski, s'appuie sur une biographie publiée en 1994 pour imaginer ce que fut le « reste » de son existence². Le désespoir de la parole aura

hommes et de sous-vies, entraîne la ré-surrection de ceux qui restent éternellement « mourants », de ceux que leur mort inachevée ou survenue avant terme, *Dibbukim* ou Rescapés, aura laissés de côté, oubliés de la vie comme de la mort, dans l'entre-deux d'une vie mourante et d'une mort vivante, sans âme, sans souffle, sans phrase, qui tout à coup reçoivent l'haleine de la prière ou du poème, la respiration non tant « artificielle » que « sur-naturelle » de la parole créée ou murmurée, dans le récit

parle ou fait silence en portant le message, car ce n'est pas tout à fait lui qui écoutait la parole que personne ne voulait entendre : « avec le temps, elle s'écoutait en moi », « elle me consacrait », « j'avais été consacré par une parole parce que j'avais porté cette parole en dépit de tout ».

Le devoir de mémoire ne suffit pas, tout entier tourné vers le passé. Le désir de parole doit le relayer, le retournant complètement pour que le passé ait un avenir, désormais, qu'on puisse réenchaîner la phrase du monde [...]

sans doute envahi le témoin après qu'il eut perçu son œuvre de messenger comme un échec. Sa voix hésitante, dans *Shoah*, donne l'impression qu'il n'a rien fait de sa vie que lancer à bout de bras des bouillottes à la mer, toutes échouées sur une île déserte, comme autant de bombes à retardement qui n'ont jamais explosé à la face du monde ou dans la conscience des hommes, de simples pétards mouillés, qui n'éclairent rien et ne réveillent personne : « en écoutant la voix de Jan Karski, écrit Haenel, on sait qu'il est impossible d'ébranler la conscience du monde, que rien jamais ne l'ébranlera parce que la conscience du monde n'existe pas, le monde n'a pas de conscience, et sans doute l'idée même de "monde" n'existe plus ». Mais, comme « l'extrême désespoir découvre en lui quelque chose qui inlassablement relance sa force », on peut dire que le silence, auquel Karski s'est si longuement tenu au cours de son existence, vécue comme une défaite, est la rampe de lancement secrète des mots les plus lourds et les plus enfouis, ceux qu'on retient depuis longtemps, ceux que la honte et l'indignation propulsent d'un coup au-delà des phrases, dans des mondes qu'on n'imaginait pas, des mondes d'après la mort du monde, où le possible remue encore sous le réel le plus plat, la vie à ras : « on peut redonner vie à la parole par la parole », dit un proverbe hassidique qu'Elie Wiesel fit connaître à Jan Karski, qui s'est peu à peu remis à « parler » : « j'avais repris la parole au nom d'une chose bien plus immense que la mémoire, et qu'on appelle la résurrection », avoue-t-il alors, avec la voix qu'on imagine à un revenant... revenu à la parole, cette seconde vie, cette vie seconde, bien plus qu'à la vie elle-même.

Reprendre la parole au silence qui nous l'a prise, c'est reprendre vie des mains mêmes de la mort qui nous l'enlève à tout moment : c'est faire que « la parole [...] coïncide avec la moindre parcelle de notre existence, et que chaque instant ne soit plus que parole » de sorte qu'il n'y ait « plus de place en nous pour la mort ». Voilà l'enjeu de cette insurrection des mots ou des phrases dans le monde vivant ou survivant, à l'image du « souffle » qui anime les tout premiers instants du monde dans la Genèse : la *sur-rection* de la parole qui se tient droite, debout et la tête haute, dans un monde de sous-

« cantilé », ventilé par le chant, qui prend en charge l'« irrespirable », le soufflant ici et là en un air que le ciel épure à chaque instant, en dispersant les miasmes dans l'« espace » infini que la fin de l'Histoire aura ouvert devant soi, disséminant l'effluve des anciens mondes dans le « vide » que laisse le passage du « souffle fort » des mots et des phrases sur les choses et les événements du Temps, en une nouvelle diaspora non plus des êtres mais de leur « âme » infiniment parlante, où se dessine notre exil commun, humainement partagé, non plus hors du Pays natal, perdu depuis toujours, mais hors d'une Histoire mortelle, qui nous aura perdus à vie, tous errants, désormais, comme le Juif dans l'espace de son propre souffle.

Mémorial du souffle

Un rabbin dit à Jan Karski, au mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem, où le peuple juif a fait de lui un « Juste parmi les nations », qu'« il est bon de persister au cœur de la nuit, parce que c'est elle qui protège la lumière », ajoutant que « les hommes meurent, mais la parole ne meurt jamais », de sorte que le « deuil » du messenger face au caractère moribond de sa parole est encore « une manière de prendre soin de cette parole, de la faire résonner en silence », ce qui conduit Karski à se dire : « même si je n'avais pas réussi à délivrer mon message, je le portais encore en moi, avec la fidélité du témoin dont la parole attend son heure ». On ne « délivre » pas le Message, pas plus qu'on ne « délivre » des Camps les rescapés du *Kurbn*, qui les y enferme à vie, jusque dans leurs cauchemars et leurs insomnies, dont ils ne reviennent jamais. Comme le survivant porte en soi, jusque dans le silence de la nuit, l'épreuve permanente du Camp, le messenger porte en lui, tel un enfant à venir, moins lourd que les six millions de morts qui continuent de peser sur son passé, la parole qu'il attend... comme sa propre « délivrance ». Non pas celle de son message, mais la sienne même, sa naissance ou sa renaissance, où il pourra emporter avec lui le cortège infini des morts sans véritable fin que sa parole grosse de vérités entraîne dans la lumière qu'elle fait, dans le jour qu'elle donne... Karski peut dès lors affirmer que ce n'est pas lui qui

Le devoir de mémoire ne suffit pas, tout entier tourné vers le passé. Le désir de parole doit le relayer, le retournant complètement pour que le passé ait un avenir, désormais, qu'on puisse réenchaîner la phrase du monde non pas à partir du maillon que l'Histoire aura rompu, celui de notre Humanité, mais à compter du tout premier début, du *tohu-bohu* originaire, mythique, légendaire, dont on entend aujourd'hui encore le bruit qui court dans les poèmes et les prières, les contes et les récits, les vies écrites, les écrits à vif, grâce auxquels la parole se perpétue de résurrection en résurrection et les phrases s'enchaînent de rupture en rupture, comme le montre Jan Karski quand il lit, après la guerre, le témoignage des autres, dont le sien même va se nourrir jusqu'à devenir gros d'une vie nouvelle de la parole que la mémoire ainsi relayée pourra mettre au jour : « les phrases que j'avais lues étaient passées dans mon sang. Je ne les avais pas éloignées, comme font la plupart de ceux qui lisent : au contraire, elles vivaient en moi, j'écoutais leur murmure. »

Voilà ce qu'il faut entendre, sans le comprendre : le murmure du sang dans ses veines, celui du sang que l'Histoire a fait couler, donnant la mort à des millions d'êtres, qui coule maintenant dans son propre corps, auquel il donne à chaque instant la force de vivre en donnant la parole à ce qui s'est tu depuis longtemps, qui pulse dorénavant comme le souffle même qui relie encore, grâce au récit, au poème, au chant, les morts et les vivants dans un seul et même Temps, le temps désormais lézardé de la Parole, qui n'est plus l'Histoire linéaire aujourd'hui brisée, mais le zigzag qu'emprunte le souffle pour pénétrer dans les fissures les plus secrètes de notre monde, « se gliss[ant] la nuit le long du mur jusqu'à cette lézarde que j'ai appris à aimer, nous dit Karski, parce qu'elle vient du sol et s'étire jusqu'au vasistas, là-haut, qui s'ouvre à l'air libre ». Ce grand portage du souffle et de la voix, ce transportage de phrases qui voient... s'appelle encore littérature, mémoire de ce qui vient, prédiction de ce qui est venu, emportement du temps au-delà de ses propres frontières, là où le passé présente l'avenir à notre présent. *Jan Karski* de Yannick Haenel est de la littérature de part en part, un monde de souffles épars répandus dans notre monde par un cortège de phrases qui traversent l'histoire de bord en bord pour en faire surgir le Temps qui reste, non plus comme temps mort mais comme temps fort, désormais, élan et surgissement : insurrection, résurrection, délivrance³.

1. Jan Karski, *Story of a Secret State*, New York, Emery Reeves, 1944 (traduit en 1948 et reparu en 2004 aux éditions Point de mire sous le titre de *Mon témoignage devant le monde*).
2. Voir E. Rhomas Wood et Stanislas M. Jandowski, *Karski, How One Man Tried to Stop the Holocaust*, New York, John Wiley & Sons, 1994.
3. Voir Yannick Haenel et François Meyronnis, *Prélude à la délivrance*, Paris, Gallimard, « L'Infini », 2008.